

Delphine
Minoui

Les Passeurs de livres de Daraya

Une bibliothèque secrète en Syrie



SEUIL

LES PASSEURS DE LIVRES
DE DARAYA

DU MÊME AUTEUR

Jeunesse d'Iran
Les voix du changement
(direction d'ouvrage)
Autrement, 2001

Les Pintades à Téhéran
Chroniques de la vie des Iraniennes,
leurs adresses, leurs bons plans
Jacob-Duvernet, 2007
Le Livre de poche, 2009

Moi Nojoud, 10 ans, divorcée
(en collaboration avec Nojoud Ali)
Michel Lafon, 2009

Tripoliwood
Grasset, 2011

Je vous écris de Téhéran
Seuil, 2015

DELPHINE MINOUI

LES PASSEURS DE LIVRES
DE DARAYA

Une bibliothèque secrète
en Syrie

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-136302-9

© Éditions du Seuil, octobre 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux insoumis de Daraya

« Il n'existe pas de prison qui puisse enfermer la parole libre. Il n'existe pas de blocus assez solide pour empêcher l'information de circuler. »

Extrait du discours du dissident syrien
Mazen Darwich, prononcé le 23 avril 2016
au World Press Photo, après sa libération
des geôles syriennes.

PROLOGUE

Istanbul, 15 octobre 2015.

L'image est singulière. Un cliché énigmatique, sans trace de sang ni de balles, échappé de l'enfer syrien. Deux hommes de profil, entourés de murs de livres. Le premier se penche sur un ouvrage, ouvert en son milieu. Le second sonde des yeux une étagère. Ils sont jeunes, la vingtaine, veston de sport jeté sur les épaules pour l'un d'eux, une casquette vissée sur la tête pour l'autre. Dans ce huis clos sans fenêtre, la lumière artificielle qui balaie leur visage accentue l'incongruité de la scène. Comme une fragile respiration dans les interstices de la guerre.

Ce cliché m'interpelle. Je l'ai découvert par hasard sur Facebook, à la page de « Humans of Syria », un collectif de jeunes photographes syriens. Je lis la légende : elle évoque une bibliothèque secrète au cœur de Daraya. Je répète à voix haute : une bibliothèque secrète à Da-ra-ya. Les trois syllabes s'entrechoquent. Daraya, la rebelle. Daraya, l'assiégée. Daraya, l'affamée. J'ai tellement lu, écrit aussi, sur cette banlieue rebelle de Damas, un des berceaux du soulèvement pacifique de 2011, encerclée et bombardée depuis 2012 par les forces de Bachar al-Assad. L'idée que ces jeunes soient là, à bouquiner sous les bombes, dans les sous-sols de cette cité embastillée, attise ma curiosité.

Quelle histoire cache cette photo ? À quoi ressemble son verso ? A-t-elle un contrechamp ? L'image me hante, elle m'attire comme un aimant vers cette Syrie impraticable, devenue trop dangereuse à arpenter. De courriels en appels passés sur Skype et WhatsApp, je finis par retrouver la trace d'Ahmad Moudjahed, son auteur. Ahmad est l'un des cofondateurs de cette agora souterraine. À travers les mailles d'une mauvaise connexion internet, unique lucarne sur le monde extérieur, il me raconte sa ville dévastée, les maisons en ruine, le feu et la poussière, et dans tout ce fracas les milliers d'ouvrages sauvés des décombres et rassemblés dans ce refuge de papier auquel tous les habitants ont accès. Des heures durant, il évoque en détail ce projet de sauvetage du patrimoine culturel, né sur les cendres d'une cité insoumise. Puis il me parle des bombardements incessants. Des ventres qui se vident. Des soupes de feuilles pour conjurer la faim. Et de toutes ces lectures effrénées pour se nourrir l'esprit. Face aux bombes, la bibliothèque est leur forteresse dérobée. Les livres, leurs armes d'instruction massive.

Son récit est captivant. Il frémit de cet hymne à la paix que le rais de Damas s'obstine à étouffer. Il est cette partition souterraine que les djihadistes de Daech veulent éradiquer. Cette troisième voix, accouchée des haut-parleurs des manifestations pacifiques du début de la révolte anti-régime que le conflit d'aujourd'hui menace de gommer à tout jamais. Un journal intime de leur révolution qui me murmure d'en rédiger les pages.

Mais l'entreprise est périlleuse. Comment raconter ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne vit pas ? Comment ne pas tomber dans le travers de la désinformation, dont Assad est loin d'avoir le monopole ? Au-delà des ouvrages qu'ils feuilletent, quel projet politique ces jeunes portent-ils ? Sont-ils des soldats de l'islam, comme le régime veut nous en convaincre ? Ou de simples militants qui refusent la soumission ? D'Istanbul,

je calcule la distance qui me sépare de Daraya : mille cinq cents kilomètres. D'Istanbul, j'étudie les mille et un moyens d'y accéder. En vain. Depuis un dernier voyage à Damas en 2010, lorsque j'habitais Beyrouth, je n'ai jamais décroché de visa de presse pour la capitale syrienne. Et, si j'y parvenais, comment accéder à sa banlieue assiégée ? En cet automne 2015, même les Nations unies ont échoué à y acheminer la moindre aide humanitaire. Existe-t-il un tunnel, un chemin de traverse, un sentier clandestin ? Au bout du fil, Ahmad me confirme que tous les accès sont bouchés. Reste la brèche de Moadamiya, sa voisine, empruntée par les plus téméraires. Mais la traversée se fait de nuit, sous la menace des snipers et des obus.

Faut-il pour autant enterrer cette histoire à cause d'un rideau de fer imposé par la force ? Se contenter d'être les témoins impuissants d'une barbarie sans pareil qui se déroule en direct sur nos téléviseurs ?

Ouvrir les yeux sur une ville qui se donne à voir à travers un écran d'ordinateur, c'est prendre le risque d'écorcher la réalité. Fermer les yeux, c'est la condamner au silence. Bachar al-Assad a voulu mettre Daraya entre parenthèses, l'enfermer entre crochets. J'aimerais lui ouvrir les guillemets. Faire défiler d'autres images que ce premier cliché. S'il faut se contenter de dessiner la silhouette d'une ville interdite, je suis prête à prendre le risque de tracer ces lignes imparfaites. Quand toutes les portes se ferment à double tour, ne reste-t-il pas, justement, les mots pour raconter ?

Écrire, c'est recoller des bouts de vérité pour faire entendre l'absurdité.

Quelques jours plus tard, je rappelle Ahmad pour lui faire part de mon dessein, anxieuse de connaître sa réponse.

Au bout de la ligne Skype, il y a d'abord un long silence. Je répète ma question :

– J'aimerais écrire un livre sur la bibliothèque de Daraya.

Soudain, un brouhaha métallique envahit la ligne. Ce projet doit lui paraître bien dérisoire dans cette nuit de menace et d'effroi qui se répète à l'infini. Une fois passée la tempête d'acier, sa voix refait surface :

– *Ahlan wa sahlan !* (Bienvenue !)

À sa phrase, empreinte d'enthousiasme, je souris derrière l'écran. Ahmad sera mon guide. Je serai son oreille attentive.

Et je lui fais une promesse : qu'un jour, ce livre, le leur, rejoindra les autres volumes de la bibliothèque.

Il sera la mémoire vivante de Daraya.

Ahmad, c'est d'abord une voix lointaine. Un fragile chant d'espoir échappé des profondeurs de l'obscur. Quand je le contacte pour la première fois par Skype, le 15 octobre 2015, cela fait presque trois ans qu'il n'est pas sorti de Daraya. À sept kilomètres de Damas, encerclée et affamée par le régime, sa ville est un sarcophage. Ahmad est un des douze mille derniers survivants. Au début, je peine à décrypter ses paroles. Il marmonne des mots timides, fébriles, hachés par le crépitement omniprésent des explosions. Entre deux détonations, je m'accroche à son visage. Derrière l'écran de l'ordinateur, il apparaît, puis disparaît au gré des caprices d'une connexion internet bricolée grâce à de petits satellites récupérés au début de la révolution.

Son image s'étire, se déforme à la façon d'un portrait de Picasso : des joues rondes qui s'inclinent à l'oblique sous ses lunettes aux montures noires, avant de se fracturer en mille et un éclats cubiques pour se perdre sous un épais rideau noir. Quand les pixels s'emboîtent à nouveau, je lis sur ses lèvres. Et je tends l'oreille en mordillant mon crayon.

Il se présente. Ahmad, 23 ans, enfant de Daraya, issu d'une famille de huit rejetons. Avant la révolution, il étudiait le génie civil à l'université de Damas. Avant la révolution, il aimait le football, les films, et la compagnie des plantes dans la pépinière familiale. Avant la révolution, il rêvait de

journalisme. Son père l'en avait vite dissuadé après avoir connu douze mois de prison pour un simple commentaire glissé à l'oreille d'un ami. « Insulte au pouvoir », avait tranché le tribunal. C'était en 2003. Ahmad avait 11 ans. Un souvenir sombre, blotti au fond de son cœur.

Et puis, il y eut la révolution. Quand la Syrie se réveille, en mars 2011, Ahmad a 19 ans, l'âge rebelle. Le paternel, encore traumatisé, lui interdit de descendre dans la rue. Ahmad rate la première manifestation de Daraya, mais file en douce à la deuxième. Au milieu de la foule, il chante à pleins poumons : « Le peuple et la Syrie ne font qu'un. » Dans sa poitrine de révolutionnaire en herbe, quelque chose se déchire, comme une feuille de papier. Son premier frisson de liberté.

Les semaines et les mois s'enchaînent. Les manifestations aussi. Dans les transistors, la voix de Bachar al-Assad est menaçante. « Nous gagnerons. Nous ne céderons pas. Nous éradiquerons les contestataires. » Les forces du régime tirent sur la foule. Les premières balles sifflent. Mais Ahmad et ses copains chantent de plus belle, « Liberté ! Liberté ! », tandis que d'autres révoltés passent aux armes pour se protéger. Ne pouvant tous les jeter en prison, le raïs de Damas finit par mettre leur ville sous les verrous. C'est le 8 novembre 2012. Comme tant d'autres, la famille d'Ahmad plie bagage, elle migre vers une ville voisine, et le supplie de la suivre. Il refuse : c'est sa révolution, celle de sa génération. Sous les bombes, Ahmad s'équipe d'une caméra et réalise enfin son rêve d'enfant : raconter la vérité. Il rejoint le centre de presse du nouveau conseil local de la ville. La journée, il sillonne les rues dévastées de Daraya, il filme les maisons en charpie, les hôpitaux saturés de blessés, les enterrements des victimes, les moindres traces de cette guerre invisible, inaccessible aux médias étrangers. Le soir, il télécharge ses vidéos sur le Net.

Une année s'écoule, sclérosée par la violence, entre espoir et incertitude. Un jour de la fin 2013, ses amis l'appellent en renfort. Sous les ruines d'une maison pulvérisée, ils ont trouvé des livres qu'ils veulent absolument exhumer.

– Des livres ? répète-t-il étonné.

Au cœur de la guerre, l'idée lui paraît saugrenue. À quoi bon sauver des livres quand on n'arrive pas à sauver des vies ? Il n'a jamais été grand lecteur. Pour lui, les livres ont le goût du mensonge et de la propagande. Pour lui, les livres, c'est ce portrait d'Assad et son cou de girafe qui le narguait dans ses cahiers d'écolier. D'un pas hésitant, il se résigne à les suivre à travers la muraille entaillée. La porte d'entrée a été arrachée par une explosion. La bâtisse défigurée appartient au directeur d'une école qui a fui la ville en laissant tout derrière lui. Prudent, Ahmad avance à tâtons jusqu'au salon. Seul un filet de lumière éclaire l'espace. Le parquet est tapissé d'ouvrages, éparpillés au milieu des gravats. D'un geste lent, il s'agenouille au sol, en cueille un au hasard. Sur la couverture, noire de poussière, ses ongles crissent, comme le son d'un instrument de musique. Le titre est en anglais, ça parle de connaissance de soi, un ouvrage de psychologie sans doute. Ahmad tourne la première page, déchiffre les quelques mots familiers de cette langue étrangère qu'il parle mal. Qu'importe le sujet, en fait. Il tremble. Tout en lui se met à vaciller. Cette sensation troublante d'ouvrir la porte du savoir. De s'échapper, un instant, de la routine du conflit. De sauver un petit bout, même infime, des archives du pays. De se faufiler à travers les pages comme on fuit vers l'inconnu.

Ahmad se relève lentement, l'ouvrage contre la poitrine. Cette fois, c'est tout son corps qui frissonne.

– Le même frisson de liberté que lors de ma première manifestation, souffle-t-il derrière l'écran.

Ahmad s'est interrompu. Son visage est de nouveau un patchwork de pixels. Une détonation a cisailé la connexion